



GILLES LEGARDINIER

MARDI
SOIR
19H



MARDI
SOIR
19H

DU MÊME AUTEUR

L'Exil des anges, Fleuve Éditions, 2009 ; Pocket, 2010.

Nous étions les hommes, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2014.

Demain j'arrête !, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2012.

Complètement cramé !, Fleuve Éditions, 2012 ; Pocket, 2014.

Et soudain tout change, Fleuve Éditions, 2013 ; Pocket, 2014.

Ça peut pas rater !, Fleuve Éditions, 2014 ; Pocket, 2016.

Quelqu'un pour qui trembler, Fleuve Éditions, 2015 ; Pocket, 2017.

Le Premier Miracle, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Une fois dans ma vie, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Vaut-il mieux être toute petite ou abandonné à la naissance ?, avec Mimie Mathy, Belfond, 2017 ; Le Livre de Poche, 2018.

Comme une ombre, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2018.

J'ai encore menti !, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Les phrases interdites si vous voulez rester en couple, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2019.

Pour un instant d'éternité, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Une chance sur un milliard, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Mardi soir, 19 h, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

Le secret de la cité sans soleil, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023.

Mon tour de manège, Flammarion, 2023.

GILLES LEGARDINIER

**MARDI
SOIR
19H**

ROMAN

- ÉDITION LIMITÉE -



©Flammarion, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Il fait nuit, de plus en plus froid. Combien de temps vais-je encore tenir ? Je lutte de toutes mes forces mais je suis proche de la rupture, à un cheveu de lâcher l'affaire. Désormais, j'envisage le renoncement comme une délivrance, et j'en imagine déjà tout le bénéfice : baisser les paupières en dépit de ce que je risque, sentir la paix intérieure m'envahir enfin alors que la vitesse augmente et que je perds le contrôle.

Ouvrir les bras en grand, offrir mon corps à l'adversité pour m'abandonner aux éléments. Advienne que pourra, mais s'il vous plaît, dans le chaos qui s'ensuivra, épargnez mon sourire. Il m'a été offert par ma mère et j'y tiens beaucoup.

Les bienfaits de la capitulation seraient probablement réels, mais de courte durée. Comme l'a dit le grand sage Xun Zi : « C'est bien fait, tu n'avais qu'à réfléchir avant. »

Telle que vous me voyez, je ne suis pourtant pas en train d'accomplir un exploit digne d'une brève défilant sur votre téléphone. N'allez pas croire que je suis suspendue à flanc de falaise, à hurler mon désespoir, que l'écho du précipice

me renverrait à répétition. Je ne fais que rentrer chez moi. À vélo.

Pas de quoi se vanter, même si c'est un modèle tout simple, sans assistance électrique. Douze bornes, douze petits kilomètres depuis l'hôpital où je travaille comme infirmière, jusqu'à mon modeste appartement que je rejoins par le centre-ville. Ce n'est pas une balade tranquille pour autant. On ne se méfie jamais de ce qui peut surgir lors de ces routines théoriquement bien balisées. J'ai payé pour l'apprendre.

L'adoption de ce mode de transport écolo relève souvent d'une décision prise l'été, sous le soleil, lorsqu'il fait bon. On est en tenue légère, voire en maillot de bain, à siroter un cocktail avec quelques amis. On papote, on envisage, on délire, et la perspective d'échapper à l'infamale pollution de nos cités apparaît soudain comme une évidente nécessité. La main sur le cœur et la conscience illuminée de nobles convictions, on s'engage alors au nom de la préservation de la planète – avec quand même en prime le secret espoir de soigner notre silhouette et le galbe de nos jambes.

L'automne ne tarde pas à débarquer, remettant ces beaux engagements en perspective à coups de grisaille humide, de feuilles mortes dangereusement glissantes, et de ces fichus oiseaux volant de plus en plus bas sans feux de position dans des crépuscules qui n'en finissent pas de gagner du terrain. Dans l'obscurité glacée du matin et du soir, vous devez sans cesse vous répéter que dame Nature et vos fesses méritent réellement cet effort. Surtout vos fesses.

Au fil des semaines, le vent forcit. Ce soir, il est particulièrement vigoureux. Je résiste, mais j'ai du mal. Allez savoir pourquoi, même lorsque je change d'itinéraire, il souffle toujours de face. Un genre d'acharnement.

Quelque part, dans la base secrète qui gère les destins, le chef du service des Vents contraires me guette, c'est sûr. Je ne sais pas pourquoi il en a après moi. Dès qu'il me repère, il hurle à ses collègues des Trous dans la chaussée qui n'existaient pas la veille et à ceux des Bestioles volantes qui visent les yeux : « Hé, les gars ! Voilà Elynn qui rentre chez elle ! Je vais pousser les ventilos à fond et elle va encore rager ! Vous me donnez un coup de main ? »

Si ce n'est pas ainsi que ça se passe, alors expliquez-moi pourquoi un moucheron s'est précipité dans mon œil en plein mois de novembre, pile au moment où je manquais de m'étaler à cause d'une ornière qui n'était pas là hier ?

Ce soir pourtant, j'ai de la chance : il ne pleut pas. Au contraire de jeudi dernier. Une averse à décrasser un bison, associée à un vent à dépoiler un angora. Ils ont dû se tordre de rire dans leur base secrète. J'avais le choix entre protéger mon visage grâce à une capuche qui se gonflait façon parachute au point de me faire reculer, ou faire de l'aquabike tout habillée. J'ai préféré la plongée à la chute libre. Avec en prime la confirmation que le mensonge est un poison qui se glisse jusque dans le mascara, puisque le maquillage waterproof ne l'est que dans une limite très relative.

En arrivant devant mon immeuble, j'étais coiffée comme une sirène après un typhon, et

j'avais le visage maculé de coulures. Ça rendait tellement bien que j'aurais pu postuler dans un cirque : la première femme à avoir des varices sur la figure ! Une bien belle affiche pour une nouvelle carrière que j'imagine déjà.

J'ai monté les escaliers quatre à quatre jusqu'à chez moi, espérant ne croiser personne, mais le type qui gère le Hasard des rencontres doit être pote avec celui des Vents contraires. Ils ont un partenariat avec la fée de la Honte, qui m'a toujours beaucoup gâtée. Je suis donc tombée sur la voisine du dessous et sa petite fille. La gamine m'a regardée avec autant de fascination que d'inquiétude. Sa mère m'a avoué que depuis, elle fait des cauchemars, mais surtout qu'elle s'est mise à croire aux zombies.

Lorsque la météo était plus clémente et les jours plus longs, il m'arrivait de contourner le centre-ville pour emprunter les avenues où s'alignent des propriétés plus élégantes les unes que les autres. Le quartier résidentiel des riches. Des styles d'architecture très divers, du palais néoclassique pompeux aux hôtels particuliers du XIX^e siècle, mais toujours de vastes jardins. Un autre monde. Les murs d'enceinte sont si hauts qu'on ne voit pas grand-chose, mais la cime des arbres majestueux suffit à faire mon bonheur.

En ce moment, je préfère couper par le centre, d'abord parce que c'est plus court, mais surtout parce que les décorations de Noël sont déjà en place et que les vitrines scintillent de mille feux. J'adore voir la lumière repousser l'obscurité, et les gens faire leurs courses dans un quotidien rassurant. Cela me fait le même effet que ces dîners entre amis où les conversations mêlées

font naître une ambiance qui vous enveloppe d'un cocon de bien-être. J'en ai besoin.

Les illuminations de Noël ne sont pas les seules à agrémenter les rues. Plus on s'aventure au cœur de la ville, plus les feux tricolores sont nombreux. Dans la fameuse base secrète, il doit exister un type spécialement chargé des Feux qui passent au rouge pile quand tu arrives dessus. Le mec est doué. Il m'aime beaucoup également, celui-là. Il fait si bien son boulot que le Grand Patron envisage de lui confier le service des Baies vitrées qui ne se voient pas et contre lesquelles tu t'écrases sans aucune dignité.

De croisement en croisement, on progresse par étapes successives. On avance d'un rouge à l'autre, pour s'immobiliser à nouveau. Étant donné ce qui me passe par la tête durant ces mini-pauses forcées, je me demande parfois si les feux sont réellement là pour réguler le trafic, ou pour remplir, à notre insu, une mission bien plus importante... Nous obliger à réfléchir à nos vies, par exemple. Des feux tricolores introspectifs, en quelque sorte. Un arrêt obligatoire, même si le carrefour reste vide. On attend pour rien et le cerveau en profite pour tourner à fond. On rêve, on philosophe. On glane alentour quelques détails auxquels nous n'aurions jamais prêté attention si le feu avait été vert.

Tandis que l'on guette l'autorisation lumineuse de reprendre notre chemin – en essayant au passage de manipuler la signalisation à l'aide de phrases incantatoires – une pensée fulgurante nous tombe soudain dessus. Aucun casque ne protège de ce genre de projectile. Le choc peut être rude. Se trouver dans une voiture n'y

change rien. Même si on écoute la radio à fond pour se distraire, notre esprit coupe le son avec une indécente facilité lorsqu'il a quelque chose à nous dire.

C'est ce qui m'est arrivé ce soir-là, sur mon vélo, le vent dans la figure et les pieds gelés. J'étais prête à éviter un chien qui aurait traversé par surprise, ou même un bac à fleurs tombant d'un balcon. Mais ce qui a coupé ma route est bien plus redoutable : un sentiment. Il n'existe aucun airbag contre.

Il aura suffi du rire d'une enfant pour que, à l'arrêt, je percute de plein fouet mon propre cœur.

2

Juste devant moi, trois petites filles traversent en chahutant, escortées par une maman qui prend très au sérieux son rôle de garde du corps. Elles rient, complices et insouciantes. Elles se poursuivent en virevoltant joyeusement ; le passage piéton est à peine assez large pour encadrer leurs cavalcades. Elles sont sans doute trop âgées pour croire encore au père Noël, mais encore assez jeunes pour continuer à tout espérer de la vie.

Elles sont emmitouflées de doudounes et d'écharpes. Leurs pantalons de sport et leurs longs cheveux noués en queue-de-cheval laissent supposer qu'elles rejoignent le Complexe Urbain de Loisirs juste en face. Un ancien centre commercial, qui n'a jamais vraiment décollé. La ville l'a finalement racheté pour le reconvertir en centre sportif.

Trois cabris qui bondissent sur le trottoir avec beaucoup plus d'élan et d'énergie que nécessaire – à leur âge, on donne tout ce que l'on a sans compter. Étant donné la vitalité débordante dont elles font preuve, elles pourront se passer d'échauffement.

De sa base secrète, le type qui réalise la bande-son a particulièrement réussi son coup. Il a peut-être même reçu l'appui de la fée des Moments magiques, tant je suis touchée. Quelques notes d'une mélodie de Noël échappée d'un magasin, un très léger brouillard qui nimbe les lueurs des néons et des réverbères, un brouhaha étouffé qui ne couvre pas les éclats hilares du trio de gamines, dont une me ressemble un peu lorsque j'étais petite.

Je la regarde. Pour être tout à fait honnête, je la dévore des yeux. Son sourire, sa joie de vivre... Je suis littéralement hypnotisée. Ces trois fillettes ne se soucient pas du regard des autres. Elles vivent l'instant, se contentant simplement d'incarner les émotions qui les traversent. Un luxe offert gracieusement au commencement de la vie, mais dont le prix ne cesse d'augmenter avec les années.

Ces trois mignonnes tornades de liberté n'en finissent pas de m'émerveiller, fabuleuses perfections de puissance et de légèreté. Pas besoin de les connaître pour savoir qu'elles ont envie de tout ! Vivre, aimer, partager, s'amuser, découvrir, ressentir... Elles ignorent la demi-mesure, les compromis. Aucune chance qu'elles puissent connaître le sens du mot « renoncement ». On l'apprend bien plus tard.

Je les trouve extraordinaires. Je les envie, mais sans aucune jalousie. Tout au plus une nostalgie, immédiatement suivie d'une question qui se pointe à l'improviste en profitant que la porte est ouverte. C'est bien connu, les questions n'attendent surtout pas d'être invitées pour débarquer, et elles ne demandent pas si elles

dérangent. Elles forcent votre entrée mentale sans s'essuyer les pieds...

J'ai été comme ces petiotes, il n'y a pas si longtemps. J'ignore quel sport elles vont pratiquer. Moi, c'était le volley. Nous étions une belle bande. Solidaires, proches, infatigables, éperduement vivantes. Il y en avait toujours une, survoltée, pour embarquer les autres. Notre entraîneur nous comparait à une portée de chiots, aussi adorables qu'indisciplinés.

Que s'est-il passé depuis ? Qu'est devenue l'enfant que j'étais ? Qu'ai-je fait de mon stock de rêves, de mes gisements d'espoir, de mon appétit d'avenir ?

Je n'entends soudain plus le monde ni sa bande sonore, tant ces questions résonnent. Elles font trembler mes murs, fissurent mes fondations.

Durant ces quelques dizaines de secondes où je reste bloquée au feu rouge, une faille temporelle s'ouvre en moi. Un sentiment rampant s'immisce, et ce n'est assurément pas la satisfaction d'avoir lâché le guidon en fermant les yeux. Je vais quand même m'écraser quelque part, intérieurement.

Je ne suis pas de nature à me plaindre. J'en vois trop autour de moi qui passent leur temps à se noyer dans un verre d'eau. Toujours à se lamenter sans jamais rien résoudre. Je n'ai pas envie de leur ressembler. Je ne souffre d'aucune maladie. J'ai un toit sur la tête, un frigo rempli. Ma famille est en bonne santé. J'ai d'excellentes amies. Je ne suis même pas célibataire. J'ai conscience de ne pas être la plus mal lotie. Chaque jour, à l'hôpital, ce dont je suis témoin

me rappelle que l'on peut toujours trouver plus grave que son propre cas.

N'empêche... Je n'exulte pas pour autant. Les malheurs auxquels j'échappe ne m'aident pas à me sentir mieux.

Pourquoi, sans être malheureuse, ne suis-je pas heureuse ? N'avoir aucune catastrophe à affronter est-il suffisant pour ne rien changer à ma vie ? Puis-je me satisfaire de simplement continuer sur ma lancée ? Pourquoi, confrontée au frémissement de ces merveilleuses enfants, ai-je brusquement l'impression d'être si vide ? Où est passé mon élan ?

Ces satanées questions sont en train de cochonner mon intérieur mental avec leurs gros sabots. Même en démarrant en roue arrière dès que le feu passera au vert, même en pédalant à fond au point de me faire flasher, je ne vais pas réussir à les semer. La course-poursuite est perdue d'avance. Ces saletés de pensées torves sont assises sur mon porte-bagages et m'enlacent de leurs bras visqueux. Jusqu'à m'empêcher de respirer.

Pas question de me laisser glisser sur le toboggan du misérabilisme. Néanmoins, mon désarroi est bien réel. Si j'accepte de poser les mots sans tricher, ce qui résume le mieux mon ressenti, c'est la déception. Ma vie m'ennuie. J'ai l'impression de faire du sur-place. Je n'attends pas grand-chose, et plus rien ne m'excite. Alors que beaucoup de mes proches ont des projets et avancent, moi, je reste en rade.

Entre ces petites filles affamées du monde et moi, entre celles qui sont prêtes à tout dévorer et la jeune femme que je suis, il n'existe

vraisemblablement qu'une seule différence : je commence à connaître les plats qui composent le menu de l'existence, et parfois, je préfère sauter un repas parce que certains sont écœurants ou donnent des boutons.

Alors quoi ? Que signifie cette lassitude à mon âge ? Pourquoi cette impression lancinante que je suis en train de perdre mon temps, de passer à côté de ma grande aventure ? Je peux toujours essayer de me convaincre que c'est juste un état d'âme, que ça passera. Je l'ai déjà fait, mais ce vilain sentiment finit par revenir. Il est là, tapi, et il grandit.

Ferais-je partie des éternelles insatisfaites ? Celles qui sont « toujours à se plaindre », comme le leur reprochent les plus hargneux en puisant dans leur arsenal de clichés ? À moins que les temples que nous bâtissons en nous pour accueillir ces trésors d'espoir ne soient trop vastes pour ce que la réalité nous permet d'y placer.

Prenons l'exemple de ma vie sentimentale – chapitre essentiel d'une destinée, peut-être même le plus important de tous. Je vous disais tout à l'heure que je n'étais pas célibataire. Je m'aperçois que ma formulation trahit déjà la situation. « Je ne suis pas célibataire. » Cela ne signifie pas pour autant que je suis en couple, du moins pas comme je l'espérais. Il est gentil, Enzo, il n'est pas laid. De temps en temps, il me fait même bien rire. Mais puisqu'on en est aux confidences, les quelques cases qu'il coche n'en font pas le compagnon que j'imaginais. Pourquoi, alors, suis-je avec lui ?

Je n'ai pas besoin de creuser profond pour trouver la réponse. C'est terrible, mais j'ai pris ce que je trouvais de mieux dans ce qui était disponible. Rien qu'en le disant, je me fais l'impression de raconter une séance de shopping à moitié réussie. Avant de rencontrer Enzo, je ne trébuchais pas tous les deux mètres sur des chevaliers servants, un genou à terre et une rose rouge en offrande, me suppliaient de devenir leur reine. Alors j'ai pris ce qui m'allait à peu près. Il n'y avait pas exactement ma taille dans la boutique, mais je n'allais quand même pas me balader toute nue !

J'espère ne pas vous choquer en étant franche, mais ces petites filles éclatantes me forcent à ouvrir les yeux. Si l'on veut s'en sortir, le diagnostic doit être le plus précis possible. Je le constate tous les jours à l'hôpital, et comme le dit ma tante Florence : « On ne répare pas la chaudière en accusant les radiateurs. » Je crois que j'ai le brûleur encrassé.

Le feu passe au vert. Je ne bouge pas. Le trio pénètre dans le complexe de loisirs et disparaît, me laissant seule avec ma farandole de questions. On klaxonne déjà pour que j'avance. Je ne vais pas y arriver. Les doutes qui se sont installés sur mon porte-bagages pèsent trop lourd. Il faudrait un gros hélico pour les soulever. S'il pouvait aller les balancer quelque part dans un gouffre, très loin, ça m'arrangerait.

Je n'ai pas choisi de m'infliger cette prise de conscience, ce soir, sur mon vélo. Mais puisque c'est arrivé, autant ausculter ma vie à fond pour en avoir le cœur net. De toute façon, je ne vais

pas pouvoir y échapper. Aucun anesthésiste ne pourra rendormir ma conscience.

À tout seigneur tout honneur, l'examen clinique va débiter par une petite visite à celui qui me sert d'homme. Dans la famille de ceux qui font ma vie, je demande le garçon.

3

Il est toujours intéressant de mesurer l'écart entre l'idée que l'on se fait des choses et la réalité.

Prenons l'exemple d'Enzo. Alors que, transie de froid, je puise dans mes ultimes ressources pour pédaler jusqu'à sa résidence, je revisite mentalement notre histoire avec une clairvoyance inédite. Encore sous le coup de ma rencontre avec les prodigieuses petites créatures qui m'ont renvoyée à ma propre enfance, je me surprends à analyser notre relation avec un détachement étonnamment objectif. Je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir. À croire que mon pauvre cerveau n'attendait que cette apparition au feu rouge pour déclencher un audit. Je sens venir la restructuration...

Enzo et moi nous sommes rencontrés à la soirée des vingt-cinq ans d'une amie. Je l'ai d'abord remarqué parce qu'il dansait bien. Au milieu de la piste, il se démenait avec un sens évident du rythme, occupant l'espace sans aucune inhibition. Sous les projecteurs colorés, j'ai d'abord eu du mal à définir la teinte de ses vêtements, et même de ses cheveux tellement il attrapait la

lumière. Une sorte d'éblouissement. Il ne se la racontait pas. Il émanait de lui quelque chose de totalement libre qui m'a immédiatement séduite. Le fait qu'il ne fasse pas grand cas de sa partenaire, voire qu'il danse seul, aurait dû m'interpeller.

Nous avons tout de suite bien accroché. On ne s'est plus quittés de la soirée. Il m'a beaucoup parlé, de nombreuses choses – enfin, je crois. Il avait l'air si vivant...

Avec le recul, je m'interroge : aurais-je été à ce point emballée si la musique avait été moins forte ? Je regrette d'avoir à verser cette pièce au dossier, mais une bonne part de mon enthousiasme provenait certainement du fait que je n'entendais pratiquement rien. Dans le vacarme, je comprenais à peine un mot sur dix. Entre deux refrains de tubes repris en chœur par l'assistance de plus en plus éméchée, tandis qu'il faisait de grands gestes enflammés, je saisisais : « ludique », « intuitif », « grandiose », « à fond », « poétique », « immersif », « révolutionnaire » et « pingouin démoniaque ».

Le cerveau humain est ainsi fait qu'il a tendance à combler les vides avec ce qu'il connaît. C'est donc tout naturellement que, sur la foi de ces échantillons très aléatoires, j'ai conclu que ce jeune homme était aussi original dans sa vie que sur un dancefloor. Charmée par cette première impression, je n'ai pas cherché à analyser le discours. Sa passion était communicative, et le pingouin démoniaque m'a fait beaucoup d'effet.

Si seulement les hits qui s'enchaînaient sur des coups de basse assez puissants pour faire

sauter les lentilles de contact de ma copine Fanny n'avaient pas couvert ce qu'il me confiait de « foudroyant » et d'« épique », je me serais rendu compte que tout ce qui l'intéresse tourne autour des jeux vidéo et des mangas. Je ne peux même pas lui reprocher de m'avoir baratinée, il n'a été que lui-même, et c'est tout à son honneur. Simplement, j'aurais mieux fait de ne pas me jouer tout un cinéma en extrapolant à partir des maigres bribes capturées au vol, sur lesquelles j'ai projeté tout ce que j'aime. Notre histoire n'aurait alors probablement même pas commencé. Mais le dicton est sans appel : cœur affamé n'a pas d'oreilles. Le mien avait les crocs, et il était aussi sourd que mon ballon d'eau chaude.

J'ignore par contre ce qui a pu l'attirer chez moi. Certainement pas ma brillante conversation, vu le peu que j'ai pu placer. Comment savoir d'où vient la première étincelle ? On devrait toujours se poser cette question. Je rechigne à me dire que c'est arrivé simplement parce que c'était possible. Quand ça commence avec « l'occasion fait le larron », ça finit souvent avec « tant va la cruche à l'eau... ». Sordide.

Bref, on est sortis ensemble, suivant un schéma très conventionnel.

Semaine 1 : Resto, chacun paie sa part, je parle tout le temps, je rigole pour rien, je me trouve nulle mais il semble m'accepter telle que je suis. Je suis une petite veinarde qui y croit à fond.

Semaine 2 : Resto, chacun paie sa part mais il m'invite ensuite au cinéma, et on regagne nos pénates séparément. Je me cogne dans toutes

les portes parce que je ne pense qu'à lui. Je me brosse les dents avec ma crème de nuit. C'est si beau l'amour.

Semaine 3 : Resto, il m'invite. À partir du dessert, il me lorgne comme une salamandre qui vient de découvrir qu'on a inventé le grille-pain, et je ne rentre pas chez moi. C'est officiel, nous sommes en couple, mais pour le moment, on ne va pas en parler à ses parents qu'il doit d'abord « préparer psychologiquement ». Il n'y a que nos sous-vêtements et ma copine Caroline qui sont au courant.

Ne vous gênez pas. Soyez sans pitié. Jugez-moi. Joëlle, une amie du service maternité, s'est déjà chargée de me dire que notre début de relation était d'une affligeante banalité, et qu'on allait former un couple supplémentaire de gentils blaireaux dont le monde n'a pas besoin. Elle a même précisé que si Ikea fabriquait des histoires d'amour, la nôtre en serait une – sauf que dans notre cas, il ne manquait aucune pièce et que tout s'est bien emboîté.

Le jugement de Joëlle était prémonitoire, car deux ans plus tard, les blaireaux ne font toujours pas terrier commun, et si vous me demandez ce qu'on a vécu de fort, un seul souvenir me revient : lorsque, pendant un de nos rares week-ends, il s'est fait courser par un chien. C'est la seule fois où je l'ai vu faire du sport. Pour que le séjour soit vraiment mémorable, j'aurais dû le passer avec le clébard, qui sautait sur tout le monde sauf sur moi. Un peu comme Jérémy Lebriardin quand on était en sixième.

Depuis le soir de notre rencontre, le seul point qui ait évolué, c'est l'absence de musique

trop forte quand Enzo me parle. Je répugne à l'admettre, mais souvent, je préférerais qu'il y en ait. Je vais prier pour que le responsable des Ambiances sonores m'aide depuis sa base secrète.

Avec Enzo, on s'est clairement installés dans un paisible train-train. Si c'est indéniablement lui qui pousse à cela, je suis coupable de mon côté de ne pas savoir le bousculer. Avec une régularité de chemins de fer suisses, on se voit tous les jeudis soir à partir de 19 h 45, et un week-end sur deux. Pas d'imprévu, aucune spontanéité, que du planifié-validé.

Ces cases étant immuables, il ne faut pas s'attendre à des folies. Tout est rituel et tourne majoritairement autour de ses centres d'intérêt.

Attention, je ne me considère pas comme une victime. Je pourrais orienter notre temps libre autrement, sans même avoir à forcer, mais je n'ose pas. Alors, j'ai souvent l'impression qu'on a cent quatorze ans et que notre fin de vie commune est écrite d'avance. Un genre de pilotage automatique en basse altitude jusqu'à la fin de nos jours. Il n'est toujours pas question d'officialiser notre union, et à chaque naissance dans notre entourage, un silence gêné s'installe autour du concept de parentalité.

Je me suis bien sûr demandé pourquoi je restais avec lui. Notamment une fois, l'année dernière, un samedi soir, pendant une coupure pub. Ça m'a vraiment perturbée. Puis la série a repris, et je me suis reconcentrée sur Jennifer qui voulait se venger de Doug parce qu'il avait tué Forester et caché le corps sous l'abreuvoir. Les chevaux ont tout vu, mais ils ne parleront

jamais. Souvent, ça nous arrange bien de penser à autre chose.

Vous devez estimer que j'aurais dû rompre depuis longtemps. Ce soir, j'ai tendance à être d'accord avec vous. Forcément, quand ce n'est pas votre histoire, tout paraît plus limpide. On arrive à raisonner, à analyser cliniquement, à tirer des conclusions. Mais, lorsque vous êtes personnellement impliquée, ce n'est pas aussi simple.

Je suppose également que, d'une certaine façon, notre relation me va. Ni trop exigeante, ni trop contraignante. Parce que, si Enzo ne correspond pas au compagnon que j'imaginai, je ne peux le blâmer de rien. Depuis qu'on est ensemble, il ne m'a vraiment déçue que parce qu'il a oublié mon anniversaire. À cette foirade-là, il a obtenu le score maximum : deux fois en deux ans. Bingo ! Je ne compte pas, bien entendu, les anniversaires de notre rencontre, dont il semble établi que tous les hommes se fichent éperdument. Mais pour le reste, il n'est jamais méchant, il n'a trahi aucune de ses promesses puisqu'il ne m'en a jamais fait, il ne boit pas, il se lave, il porte mes paquets trop lourds quand il est là, et me laisse décider de ma vie. Est-ce suffisant pour en faire l'idole que j'espérais installer sur l'autel de mon temple dédié à l'Amour ? Il chausse du 42. J'avais prévu un piédestal pour une peinture beaucoup plus grande.

En vingt-six mois, notre plus longue conversation a duré trente-sept minutes, autour des défis climatiques. Au début, j'ai cru qu'il développait une fibre écologiste et je m'en suis réjouie, mais en bon concepteur de systèmes de climatisation,

il voit surtout le réchauffement comme une formidable opportunité commerciale, « parce qu'il va en falloir des climats pour tenir ! ». Comme la banquise, j'ai failli fondre en larmes...

Je n'ai jamais insisté pour m'installer avec lui. Ce signe-là aussi aurait dû m'alerter. D'abord, parce que son appart est un frigo. Au-dessus de 17 °C, Enzo tombe en panne, certainement par déformation professionnelle. D'autre part, son univers ne me correspond pas. Ma tante Florence me répète toujours que si l'on veut connaître la véritable nature d'un inconnu, il n'y a qu'à constater quelle est, chez lui, la pièce la plus équipée. « Si c'est la cuisine, tu vas prendre dix kilos. Si c'est la chambre, tu prendras cher, mais s'il y a une télé au pied du lit, tu vas t'ennuyer à mourir. » Chez Enzo, la réponse défie les normes. Ce n'est pas une pièce qui constitue le centre de gravité de son appartement, mais un meuble : un poste de pilotage virtuel, en plein milieu de son salon, sur lequel il dispute des courses automobiles en ligne. Un véritable cockpit de Formule 1, avec siège baquet, volant sport à retour de force, pédales chromées et tout le tremblement, devant un écran géant. Il faudra que je demande à Florence ce qu'elle en déduit... Que l'on va finir dans le décor ?

Depuis qu'on se fréquente, c'est la première fois que je débarque chez lui à l'improviste. Alors que j'attache mon vélo, mon esprit s'emballe. Et s'il menait une double vie ? Concepteur de climats le jour et danseur mondain la nuit. Son minuscule salon rempli de femmes fatales en robe longue, qui attendent leur tour jusque dans le couloir pour l'extase d'un tango dans ses bras.

J'arrive à son étage, mais personne ne fait la queue sur le palier. Je sonne, prête à tout. Du fond de son appart, il demande :

— C'est qui ?

J'ai envie de lui répondre d'une voix suraiguë : « Boucles d'or ! Et avec mes potes les trois ours, on est venus te parler du réchauffement climatique qui n'est pas du tout une opportunité commerciale. » Mais je suis trop sage. Entravée par mes principes. En m'élevant dans le respect des autres et des règles, mes parents m'ont coupé les ailes, me privant de l'envol qui m'aurait permis de dominer le monde en trois coups de cuillère à pot. Leurs jolis préceptes sont autant de verrous sur la cage de la bête qui sommeille en moi. Il me faut d'urgence un serrurier pour me libérer. Pas de bol, je suis avec un spécialiste en climatisation.

J'opte pour une réponse neutre :

— C'est Elynn.

Pendant les quelques secondes qui suivent, je perçois uniquement des rugissements de moteur. Quelle déception ! Quand je ne suis pas là, il fait exactement la même chose que lorsque je suis avec lui. Il joue à vroum-vroum !

Toujours depuis son salon, il réagit enfin :

— On est déjà jeudi ?

— Non, mais je t'aime !

Qu'est-ce qui m'a pris de répondre ça ? Non seulement c'est hors de propos, mais je ne suis pas certaine que ce soit vrai.

Bruit de pas pressés qui s'approchent, tripa-touillage de serrure, et nouveaux bruits de pas qui, cette fois, s'éloignent.

Est-il en train de prendre la fuite ? M'entendre soudainement brailler mon amour l'aura-t-il convaincu de déguerpir par la fenêtre, terrifié à l'idée de tout ce qui peut s'ensuivre – les enfants, les couches, les réunions de parents d'élèves, les crédits, la croisière pour nos vingt ans de mariage, et les travaux de la salle de bains qui est vraiment trop laide en fuchsia ?

Il hurle :

— Entre, je risque la disqualification si je lâche le volant. C'est un Grand Prix !

Il ne m'a même pas ouvert la porte. Sale mufle. Mes trois ours vont lui éclater sa tête.

Je me glisse dans le couloir d'Enzo en refermant la porte le plus discrètement possible. À quoi bon cette précaution, puisque les moteurs hurlent ?

Une sensation perturbante m'envahit : je ne suis pas du tout à ma place. L'impression d'être une intruse. Il me faut quelques instants avant d'arriver à faire le moindre mouvement.

Flottante, je retire mes chaussures et avance jusqu'au salon. Ces deux malheureux mètres à parcourir prennent des allures de parcours du combattant psychologique. Je dois lutter contre des forces invisibles qui me poussent à battre en retraite.

Entièrement absorbé par sa course virtuelle, Enzo me tourne le dos, harnaché dans son siège baquet comme s'il risquait sa vie alors qu'il ne se déplace pas d'un millimètre. Sur l'écran géant, les virages s'enchaînent à toute allure. Il passe les vitesses nerveusement, rétrograde, puis accélère à fond. Ça a l'air si vrai que je réagis comme le chien d'une copine qui, lorsqu'il est assis sur le siège arrière d'une voiture, anticipe chaque virage en s'inclinant.

Enzo ne se retourne pas. Pas un signe, ni même un mot. Peut-être a-t-il déjà oublié que j'étais là ? J'ai bien fait de passer.

Je vis un moment surréaliste. Une première constatation s'impose : nous sommes dans la même pièce, mais pas ensemble.

Qu'est-ce qui définit une relation de couple ? À travers quels indices perçoit-on que deux êtres partagent un lien particulier ? Quels sont les témoins de leur attachement ?

Cela se manifeste-t-il par une façon de s'enlacer, de s'embrasser ? Par l'intensité d'un regard échangé ? Des gestes d'une proximité impossible avec n'importe qui d'autre ?

En doublant un concurrent, Enzo vient de mordre le bord de la piste, mais il rattrape le coup en évitant le crash de peu.

Que penserait un œil étranger de l'accueil qu'il m'a réservé ? Sachant que c'est un œil, il en serait certainement réduit à pleurer. De chagrin ou de rire.

Je me demande vraiment ce que je fais là. D'autant que j'ignore quand son Grand Prix va se terminer. S'il est sur les 24 Heures du Mans, je peux repasser demain !

Je ne me sens pas assez à l'aise chez lui pour m'asseoir et bouquiner, d'autant que sa bibliothèque est exclusivement remplie de mangas auxquels il déteste que l'on touche.

Dans mon désarroi, apercevoir de la vaisselle sale dans l'évier me procure une vraie joie : je vais pouvoir m'occuper ! Je ne peux même pas le soupçonner de l'avoir laissée exprès, il ne savait pas que j'allais passer et de toute façon, ce n'est pas son genre. Il ne s'est jamais montré

sexiste. Dommage, cela aurait pu m'aider à réagir. Si seulement il poussait le bouchon trop loin, s'il essayait de m'enfermer dans un archétype machiste, je n'aurais aucun mal à l'envoyer balader ! Mais sur ce terrain-là non plus, il ne fait pas d'étincelles. Il n'y a finalement que sur ses circuits qui n'existent pas et ne conduisent nulle part qu'il prend des risques.

Tandis que l'eau coule et que je m'affaire à récupérer, il n'a aucune réaction. Trop occupé à piloter, il ne prête aucune attention à ce qui se passe chez lui.

Une chape de plomb s'abat sur mes épaules. Bien que mon « compagnon » soit à quelques pas de moi, je me sens dramatiquement seule.

Puisque ce soir, je suis décidée à plonger dans ma réalité, autant me jeter sans filet. C'est parti pour un éblouissant numéro de trapèze volant. Bienvenue dans notre édition spéciale « Comment pourrais-je dépeindre notre couple ? », avec, pour en débattre, des invités prestigieux : une casserole tapissée de nouilles collées, une assiette avec de la pizza séchée, et moi.

Sans attendre, la casserole prend la parole : « Elynn, qu'apprécies-tu le plus chez Enzo ? » « Ben, en fait, je sais pas trop. » Déjà une nouvelle question de nos spectateurs, qui peuvent gagner 2 000 patates s'ils répondent à la question bonus : « Elynn fait-elle pitié ? » Tapez 1 si vous pensez que oui, 2 si vous pensez que non, 3 si vous aimez appuyer sur le 3.

Pendant ce temps, je continue à enchaîner les figures pour donner le change. « Qu'est-ce qui te manque le plus quand il n'est pas là ? » Double

salto arrière. « As-tu envie de passer ta vie à ses côtés ? » Triple vrille et saut très périlleux. « Est-ce que tu l'imagines dans le rôle du père de tes enfants ? » On va envoyer la pub, le temps que la casserole cesse de se foutre de moi.

J'arrête mon numéro de voltige mentale, sous peine de me ratatiner sur la piste. Je ne suis même pas sûre qu'Enzo se souvienne du service dans lequel je bosse à l'hôpital. Quant à pouvoir me donner le prénom de ma meilleure amie, ou même citer une de mes chansons préférées...

Je reste immobile devant son évier. L'eau tiède ruisselle sur mes mains. C'est agréable, mais je ferme le robinet, parce que j'ai l'impression de gaspiller les derniers litres d'un village en Afrique. La mauvaise conscience vient de s'allier à la solitude pour que je me sente mieux. Formidable. Je touche le fond, de ma vie et de l'évier.

Je suis bien obligée d'admettre que la principale vertu d'Enzo est de me fournir un alibi : à défaut de faire équipe avec un homme, je peux me dire que je ne suis pas seule. Super. Ça me donne envie de me noyer dans le bac à vaisselle, mais j'ai pied.

Quitte à souffrir un grand coup, allons au fond des choses : qui suis-je pour lui ? Une petite copine comme s'il était encore au collègue ? Est-ce qu'il parle de moi à ses amis ? A-t-il donné mon prénom à sa voiture de course préférée ? Expose-t-il une seule photo de nous dans son appartement ? Puis-je y trouver un objet m'appartenant qui laisserait penser que je suis, après deux ans, même très modestement, un peu chez moi ? Dirait-il que nous avons un

avenir commun, ou se contente-t-il de coucher de temps en temps avec son lave-vaisselle ? J'ai fini le rinçage. Ma vie manque de sel régénérant.

Aussi incroyable que cela paraisse, je ne l'ai même pas encore vu de face depuis que je suis là. Lui n'a pas cherché à apercevoir mon visage. Pour ça, il faudrait qu'il installe des rétroviseurs ! Je pourrais me teindre les cheveux en bleu ou me laisser pousser des tentacules qu'il ne s'en rendrait même pas compte. Soudain, je suis prise de vertige.

Lorsque j'écrirai mes mémoires, il faudra absolument que je modifie le décor de cette scène pour que ça fasse plus classe, parce que présentée comme ça...

Mon vertige est bien réel, mais il rendrait mieux au bord d'une falaise plutôt que d'un évier. Dominant la mer en furie, dressée dans le vent du large, affrontant subitement mon tragique destin, brisée mais digne, je me demanderais si je vais sauter dans le vide par dépit romantique, ou me retourner et faire feu de mon mousquet sur l'amoureux repentant qui, réalisant sa méprise, implorerait ma miséricorde. « Non, mon doux Enzo, je ne puis te pardonner. Que nenni dans ta face. Tu ne m'as offert que tiédeur et attente. Arrière, bonnet de nuit. Je veux vivre ! À jamais notre amour restera une chimère. » Alors, je viserai une roue de sa voiture qui n'existe pas et j'appuierai sur la détente. Il hurlera son désespoir pendant que le pneu se dégonflera en faisant un bruit de jouet à chien, et je sauterai dans le vide. Hop !

Évidemment, sauter à pieds joints dans sa cuisine n'a aucun sens, et le seul truc que je

puisse lui balancer, c'est une éponge. Pas certain qu'il comprenne toute la noble profondeur de mon drame... Je l'entends déjà : « Ben bébé, qu'est-ce que t'as ? Regarde, t'as taché mon blouson fétiche de compète. » Parce que, tenez-vous bien, il a un blouson fétiche de compète.

Voilà longtemps, ma tante Florence m'a prévenue que parfois, dans la vie, ce que l'on refuse de voir a grossi au point qu'il devient tout à coup impossible de regarder ailleurs. Pour moi, c'est maintenant.

La situation m'apparaît désormais très clairement. Il n'y a pourtant aucun fait nouveau. Seul mon point de vue a changé. J'arrête de fantasmer sur ce que j'espérais, et j'en suis réduite à constater ce qui est. Le mirage de l'oasis se dissipe, et ne reste que le désert. J'ai soif.

Sommes-nous à ce point programmées pour croire si fort ? Condamnées par voie de conséquence à n'être que déçues ? Notre malédiction repose-t-elle sur des rêves voués à se briser ? Peut-être faudrait-il espérer moins, ou alors ne jamais ouvrir les yeux... Je refuse que la résignation puisse être une philosophie de vie. L'assiette et la casserole sont d'accord avec moi.

Mon histoire avec Enzo est une impasse. Je ne suis ni déçue, ni en colère. Ce n'est pas comme si on s'était aimés et que c'était fini. J'ai déjà été amoureuse, une fois, follement, et parce que je n'ai pas eu le courage de l'admettre, j'en ai été réduite à voir celui qui m'enflammait se tourner vers une autre. Mais avec Enzo, il y avait sans doute plus de raison que de sentiments. L'étincelle d'une nuit de danse n'aura pas survécu à la lumière du jour.

La rencontre avec les trois petites filles m'aura vraiment fait de l'effet. L'une d'elles rêvera-t-elle un jour de vivre avec un garçon comme Enzo ? Existe-t-il dans le vaste monde assez de princes charmants pour que chaque princesse ait le sien ?

J'ai l'impression que je cherche l'électrochoc qui réveillera ma vie. Je suis à deux doigts de lécher les prises électriques.

Il faut que dans mon quotidien, face au grand mur gris qui s'élève sournoisement autour de moi, je perce rapidement une fenêtre. Sinon, je vais étouffer.

Debout dans sa cuisine, tandis qu'il attaque une ligne droite devant trois autres bolides, il me semble que je suis sereinement en train de lui dire adieu.

Ce n'est pas si grave, sa vaisselle est faite.

Inutile de vous dire que la nuit a été courte. Contre toute attente, ce n'est pas la déprime qui m'a empêchée de dormir, mais au contraire un bouillonnement intérieur assez positif. Certainement les effets secondaires d'une situation qui, à défaut de me ravir, a au moins le mérite d'être clarifiée. Je me suis soudain retrouvée dans le même état que si je redécouvrais des pièces oubliées après avoir fait un grand ménage. Ouvrir les volets, laisser entrer la lumière en retirant les draps qui recouvrent les meubles. Mon cœur n'est plus encombré par un cockpit de Formule 1 !

Je suis fascinée par la vitesse à laquelle ma perception s'est ajustée. Comme si je n'attendais que cette prise de conscience pour acter ce que je me refusais à admettre depuis déjà longtemps. J'ai un peu honte de l'avouer, mais prendre mes distances avec Enzo me soulage. Comme si je m'allégeais.

En s'envolant, mes illusions ont laissé la place à un appétit dévorant de nouveauté. Du coup, à 2 h du matin, ivre de cette autolibération, j'ai écouté plein de chansons que j'adorais et qui

me manquaient. En dansant, j'ai fait un grand rangement dans mes affaires d'été. J'ai même sérieusement envisagé de déplacer des meubles, de faire la révolution dans mon 35 mètres carrés. Mais la crainte de déranger les voisins m'en a dissuadée. Toujours cette peur de faire des vagues ! Alors, plus modestement, j'ai répondu à des courriers que je laissais traîner depuis des semaines. Une super nuit quand même, inattendue et productive.

Bien sûr, lorsque le réveil a sonné, la belle énergie qui m'avait tenue éveillée était partie sans laisser d'adresse, et c'est dans un état lamentable que je me suis arrachée à mon lit. Je suis certaine que vous connaissez ça : comme si vous étiez deux, et que l'une tire les pieds de l'autre qui se cramponne au matelas pour se rendormir. Je rêve d'un monde où ce ne serait pas toujours la même qui gagne.

J'avais si peu envie d'enfourcher mon vélo que je ne lui ai même pas dit bonjour. Pendant le trajet, j'ai pédalé comme un robot. Le type des Vents contraires a eu pitié de moi et m'a fichu la paix. À plusieurs reprises, j'ai même senti les bourrasques me pousser. Pas de nouveau nid-de-poule, ni de moucheron vicieux. Merci les gars !

Une fois à l'hôpital, avant de rejoindre la salle de soins pour la transmission des consignes de 7 h, je fais un crochet par la chambre de Mme Cassel, double fracture du col du fémur. Je lui ai promis hier de venir la saluer dès mon arrivée. Elle avait l'air d'y tenir, et je l'aime bien.

En entrant dans la chambre, je trouve le lit vide. Je file voir mes collègues et lance :

— Bonjour les filles ! Elle est où, Mme Cassel ? Elle ne commence la kiné que demain. J'espère qu'ils n'ont pas encore fait une erreur de planning, parce que...

Erika, qui sort de sa garde de nuit, pose la main sur mon bras.

— Bonjour Elynn. Mme Cassel est partie tôt ce matin. Paisiblement, dans son sommeil. On l'a trouvée vers 3 h. On allait te l'annoncer, mais tu nous as prises de vitesse...

Sonnée, je la dévisage.

— Mais hier, elle allait bien...

En prononçant cette phrase, je sais pertinemment ce qu'elle a de naïf. Je l'ai lancée sans réfléchir, à l'instinct, une ultime indignation face au sort, comme à l'époque où j'ignorais encore que la mort fait ce qu'elle veut en se moquant éperdument de la logique et des convenances.

Est-ce parce qu'elle sentait sa fin venir que Mme Cassel m'a demandé de passer à la première heure ? Pour avoir un autre rendez-vous à attendre que celui qu'elle redoutait ?

Sur le grand tableau blanc des répartitions, son nom est barré. J'encaisse. Je ne suis plus une débutante. N'empêche, je n'arrive pas à m'y habituer. Comme chaque fois, je me souviens de mon premier décès. La patiente s'appelait Mme Adenassous, mais elle m'avait demandé de l'appeler Flora. Pendant nos études, on nous répète sans arrêt qu'il ne faut pas s'attacher, on nous rabâche que nous devons prendre soin des gens mais qu'ils ne sont pas de notre famille, et qu'a priori, lorsqu'ils commencent à relever

de notre compétence, surtout s'ils sont un peu âgés, il y a des chances que leur karma ne soit plus tout à fait étanche. Je le sais. On le sait toutes. La théorie est indiscutable, mais dans la pratique, tout se nuance. On ne devient pas infirmière si on n'a pas d'empathie.

Lorsque Mme Adenassous est morte, je n'étais même pas encore diplômée. Ma cadre de santé de l'époque, Christiane, une lionne qui nous considérait comme ses filles, m'a doucement prise à part : « Elynn, si tu meurs un peu avec chacun de ceux qui nous quittent, tu ne vivras pas assez longtemps pour sauver les autres. Or c'est pour cela que tu as choisi ce métier. À la maternité, tout commence – et encore, quand ça se passe bien. Sur les quatre autres étages, tout se complique. Nous sommes les garde-frontières de la vie, on se bat pour repousser ce qui la menace. Tu dois l'intégrer, et accepter que la seule chose qui survit en ce bas monde, ce sont les sentiments partagés. Seuls les espoirs, les envies et les affections demeurent. Tout le reste finit par s'en aller. »

En avril, cela fera cinq ans que je suis diplômée, et pas une journée ne passe sans que se confirment les propos de cette femme remarquable. J'épaule les nouvelles collègues quand elles affrontent leur première fois, et lorsqu'un départ me touche trop, à défaut de réussir à ne pas pleurer, je me cache pour le faire.

De notre service de chirurgie orthopédique, les patients ne sortent heureusement pas tous dans des housses. La plupart repartent sur leurs deux jambes.

Ma copine Caroline entre en coup de vent dans le bureau.

— Salut les paupiettes !

Avec Caro, chaque jour, on est un plat différent. Hier, on était des saucisses. La semaine dernière, des loukoums. Il suffit qu'une seule d'entre nous prenne un peu de poids pour que l'on devienne toutes des plats en sauce.

Tout en finalisant leur compte-rendu de nuit, les collègues répondent plus ou moins machinalement. Caroline se sert une tasse de thé et me glisse en aparté :

— Dis donc, t'as l'air épuisée. C'est ton spécialiste en clim qui a fait monter la température ?

— Rien de croustillant, je te rassure. J'arrive, comme toi. Au chapitre des tristes nouvelles, Mme Cassel est décédée cette nuit.

Elle s'interrompt à peine en commentant :

— La pauvre, c'était une femme adorable.

Je sais que Caroline l'aimait bien, mais elle s'est toujours montrée plus aguerrie que moi dans sa gestion des émotions. Il faut dire qu'elle a trois ans de plus dans le métier. Quand je serai grande, je serai comme elle.

Elle attrape un des petits gâteaux qu'un patient sorti la veille nous a offerts et déclare :

— Par contre, au chapitre des bonnes nouvelles, avec Jérôme, on signe jeudi pour la maison.

— Félicitations, c'est super ! Vous devez être heureux.

— Les jumeaux sont hystériques. Je ne sais pas pourquoi, puisque à leur âge, ils ne peuvent pas comprendre ce que ça représente. Ils doivent sentir notre excitation. Le pédiatre dit qu'ils sont le reflet de notre état.

Elle me regarde.

— Tu trouves que je suis hystérique en ce moment ?

— Pas plus que d'habitude.

— Méchante paupiette ! En attendant, il faut que je trouve quelqu'un pour me remplacer. On a rendez-vous chez le notaire à 18 h.

Elle avance vers le tableau blanc des consignes et attrape un feutre pour y inscrire sa demande.

— Si tu veux, dis-je, je prends ton tour.

— Mais n'est-ce pas le jeudi que tu vois ton Roméo ?

— En principe, si, mais pour ce que ça change...

Elle plisse les yeux pour me scruter. Je déteste quand elle fait ça, on dirait l'affreux psychopathe chargé de faire avouer le héros dans un film.

— Que se passe-t-il ? Y a de l'eau dans le ventilateur ?

— Disons que j'en ai assez que rien n'avance. Je passe à autre chose.

— Tu « passes à autre chose » ?

— C'est tout frais, ça date d'hier soir.

— Vous avez rompu ?

— Même pas. J'ai failli me noyer dans son évier pendant qu'il roulait dans l'herbe. Peu importe. Pour jeudi, tu peux compter sur moi.

Elle n'insiste pas, mais je suis certaine qu'elle ne va pas s'en tenir là. En attendant, elle est contente.

— Merci Elynn, tu seras la première invitée dans notre...

Face au tableau de service, elle se fige. Un lapin pris dans les phares. Je n'identifie pas

immédiatement, dans l'accumulation de messages et de notes administratives, ce qui lui décroche la mâchoire à ce point.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'avais pas encore vu la circulaire de Moëlner qui nous interdit de le tutoyer ? Quel vieux croûton, celui-là !

Hypnotisée par le coin supérieur droit du tableau, Caro ne m'a pas entendue. En suivant son regard, je me pétrifie à mon tour. Même mâchoire décrochée, même tête éberluée. On doit être drôlement belles...

Les deux chiffres inscrits au feutre bleu ont changé. Comment est-ce possible ? Il faut vous expliquer que ces « scores », bien qu'exposés à la vue de tout le service, sont un des secrets les mieux gardés de notre joyeuse équipe.

Le premier, qui était jusqu'ici de 28, est passé directement à 30. Il désigne le nombre d'infirmières de l'étage à qui le nouveau brancardier, Tristan, a fait des avances. Un genre de castor.

Le second, qui est passé de 4 à 5, comptabilise celles qui lui ont cédé. Ne sont prises en compte que les informations vérifiées, recoupées et dûment certifiées. Comme quand Fabiola s'est fait surprendre avec lui en petite tenue dans le local technique. Même les tuyaux d'eau froide étaient chauds.

Caroline fronce les sourcils.

— Qui a modifié les chiffres ? Laquelle de ces sauterelles a été assez stupide pour succomber ?

Alors que Caro mène déjà son enquête, jetant des coups d'œil suspicieux à nos collègues qui ne sont pas toutes au courant de la signification de cet indice, je remarque un prospectus abandonné sur la table, pour des cours de gym

le mardi soir au Complexe Urbain de Loisirs. Le type en charge du service des Trucs qui traînent et qui tombent bien a tapé dans le mille.

On finira bien par découvrir qui Tristan a accroché à son tableau de chasse. En attendant, j'ai peut-être trouvé un moyen d'aérer mon quotidien. Ma fenêtre dans le mur gris.

Un hôpital est un zoo. Croyez-moi, je sais de quoi je parle, je fais partie de la ménagerie. On y rencontre de vieux lions qui se prennent pour les rois de la jungle, des rascasses qui n'abaissent jamais leurs piques venimeuses avant leur troisième café, des suricates toujours à l'affût du moindre ragot, des gazelles qui s'affolent pour un rien, des crocodiles, des hyènes, et beaucoup de ouistitis mâles et femelles dont il est impossible de prévoir quel tour ils vont vous jouer.

Toutes sortes de bestioles enfermées dans une même cage divisée en services, un monde en soi qui ne dort jamais, régenté par des règles plus intenses qu'ailleurs, parce que si vous nous faites l'honneur d'une visite, pour vous, au fond, il ne peut être question que de vivre ou de mourir.

Un univers entièrement dévoué au bien-être de nos visiteurs, sauf qu'ils ne viennent pas pour rêver d'exotisme en nous jetant des cacahuètes – même si un vieux ronchon l'a déjà fait. Ils débarquent en nous confiant leur existence ou celle de leurs proches.

Ici, pour que vous alliez mieux, on est prêts à vous charcuter, vous bombarder aux rayons X,

vous faire boire des trucs infâmes, vous déguiser en pompe à essence en vous plantant des tuyaux partout. Chez nous, un stylo-bille ne sert pas uniquement à écrire : en cas d'urgence absolue, on peut vous le planter dans la gorge en guise de trachéotomie. Je connais des chirurgiens qui, pour vous rendre service, sont capables de vous meuler une rotule ou de vous éviscérer. Pour votre bien, nous n'hésiterons pas à coller la peau de vos fesses sur votre tête, à vous visser des plaques, ou à recasser l'os qui se serait soudé de travers. S'il le faut, nous nous ferons un plaisir de vous ouvrir, de retirer des morceaux de vous-même, éventuellement de les remplacer, de bricoler un peu avant de vous recoudre, le tout en vous souhaitant longue vie et beaucoup de bonheur. Avouez que c'est spécial.

Les gens n'ont aucune idée de l'endroit où ils mettent les pieds, et viennent d'ailleurs rarement de leur plein gré. S'ils savaient quels spécimens se cachent sous les titres et les fonctions, ils seraient surpris. Car derrière les uniformes, nous ne sommes que des humains, exactement comme eux.

Ce matin par exemple, Tristan, le brancardier qui drague tout ce qui bouge, se promène comme un coq qui passerait ses poules en revue. Son assurance a de quoi fasciner. Un vrai cas d'école. On est quelques-unes à ne pas entrer dans son jeu, mais les autres salivent devant lui. Depuis deux mois qu'il est là, il s'est arrangé pour que toutes, nous ayons aperçu ses pectoraux et ses abdos travaillés, qu'il exhibe régulièrement « par inadvertance ». Vas-y que je me balade avec ma blouse trop ouverte. Vas-y que

je me change dans la salle de détente pendant qu'on mange, parce que je suis trop débordé pour avoir le temps d'aller le faire dans les vestiaires juste à côté...

Par malheur pour la gent féminine, les plus naïves d'entre nous évaluent les garçons en se fondant sur le prix qu'eux-mêmes se donnent. Autant dire qu'on est souvent dans la surévaluation, voire dans l'escroquerie pure et simple. Elles sont prêtes à tomber amoureuses du porte-avions à propulsion nucléaire que leur vante la petite annonce, alors qu'elles risquent fort de récupérer une trottinette à piles qui coulera à la première flaque.

Le plus étonnant, c'est que malgré toutes les histoires qui circulent et les nombreuses générations qui se sont fait rouler dans la farine au point d'être panées, la plupart n'apprennent pas. Elles courent toujours la bouche en cœur et la cuisse légère, convaincues d'avoir déniché avant toutes les autres l'homme idéal – qui bien entendu, les préfère elles parce qu'elles sont uniques. Le coup de grâce arrive en général juste après qu'il leur a murmuré ce qu'elles veulent entendre. Blablabla tes yeux, blablabla tes lèvres, blablabla je suis si bien avec toi, blablabla et si je posais ma main là ?

Je suis convaincue que le secret de séduction de Tristan repose ainsi sur sa propre conviction, qui s'épanouit vigoureusement sur le terrain fertile des faiblesses de ses cibles. Un cocktail détonant.

Pour l'instant, il est allé chercher la triple fracture de la chambre 12 afin de l'emmener au bloc, et en profite pour faire son tour. Non,

mais regardez-le : à force de se trouver irrésistible – dans le miroir de sa salle de bains, dans les chromes de sa pseudo-voiture de sport ou dans le verre saphir de sa grosse montre prétentieuse – il doit sécréter un truc capable d'envoûter les esprits simples. Je vous jure que l'effet est spectaculaire. Là, devant moi, le paon traverse la basse-cour, et elles sont déjà trois à avoir arrêté de picorer. Vous allez voir qu'à force de minauder, elles vont direct nous pondre un œuf.

Il ne s'aventure toutefois jamais à charmer les patientes, même jeunes, même jolies. En bon filou, il doit savoir ce qu'il risquerait à ce jeu-là.

Caroline me donne un coup de coude alors qu'il complimente la nouvelle étudiante infirmière sur sa coiffure. Qu'est-ce qu'il espère pêcher avec des câbles aussi gros et son sourire d'emoji ? Pourtant, l'autre rougit et pouffe. Incroyable. On aura de la dinde au dîner.

Caroline se penche discrètement vers moi :

— Tu crois que c'est elle, sa nouvelle victime ?

— À sa réaction, je te parie qu'elle n'a pas encore succombé. As-tu découvert qui a modifié les chiffres ?

— J'y travaille.

Je secoue la tête de dépit.

— Quel dommage pour cette pauvre fille... Elle a l'air toute gentille. Soraya, c'est ça ? On devrait peut-être la prévenir.

— Arrête de vouloir sauver tout le monde. Elle est assez grande pour se débrouiller toute seule. D'ailleurs, si tu veux lui expliquer la vie, il va falloir que tu repartes de la base.

— Pourquoi ?

— Elle est convaincue qu'il y a une vie après la mort, mais elle n'est pas sûre qu'elle soit remboursée par la Sécu. Elle m'a aussi déclaré que si certains moineaux sont plus gros que les autres, c'est parce qu'ils sont « enceintes ».

— Une chance qu'elle soigne les humains et pas les piafs...

— Et tout ça en moins de dix minutes de discussion. Un festival. Une indéniable bonté naturelle, mais il ne faut surtout pas lui demander de réparer une centrale nucléaire. Si tu veux lui faire plaisir, garde-lui tes bouchons de bouteille en plastique. Elle les collectionne, certaine que si elle en accumule dix mille et qu'elle les envoie à la Maison-Blanche, ils offriront une voiture à un handicapé.

Le téléphone sonne, une collègue décroche. Elle échange trois mots en me faisant signe :

— Elynn, c'est Lionel, aux urgences. Est-ce que tu connais une certaine Florence ? Elle dit qu'elle est de ta famille.

Je blêmis. Caroline me pousse déjà dehors.

— File, on va s'occuper de ton secteur.

Il est couramment admis que tant que vous ne vous êtes pas retrouvée à soigner un proche, votre formation n'est pas tout à fait achevée. C'est l'épreuve ultime, celle qui vous confronte à toutes les limites de l'exercice en une seule fois.

Beaucoup de collègues m'ont raconté ce que ça faisait de pratiquer un massage cardiaque, de nettoyer le visage ensanglanté d'un accidenté, et de s'apercevoir tout à coup que vous le connaissez, ou pire, qu'il est de votre famille. Je n'ai pas envie de terminer ce volet-là de ma formation avec ma tante Florence. Je l'adore, et je ne veux pas qu'il lui arrive malheur. Puisqu'elle est déjà aux urgences, je suppose que mon souhait arrive trop tard pour être pris en compte par les mecs de la base secrète qui gèrent les Coups du sort.

Trois divorces fracassants, un franc-parler légendaire, c'est curieux, mais j'ai toujours davantage perçu Tata Florence comme une grande sœur que comme l'aînée de ma mère – qui, d'ailleurs, par comparaison, est étonnamment plus calme. Sans aller jusqu'à dire que ça ne me ferait rien de récupérer certains des membres de ma famille aux urgences, je suis au

moins certaine que Florence fait partie de ceux que j'ai le moins envie d'y voir.

Dans quel état vais-je la découvrir ? Blessée à un doigt parce qu'elle a voulu aider le mixeur à tourner plus vite ? Le visage tuméfié après un coup de boule à l'un de ses ex ? En morceaux dans un petit sac pour avoir provoqué en duel une pelleteuse ? En même temps, un petit sac n'aurait pas dit qu'il était de ma famille...

Lionel m'attrape au vol à la sortie de l'ascenseur.

— Respire, Elynn, ce n'est rien. Une jambe bien cassée, mais ça va. Elle est au box 5. Je termine avec une gamine qui s'est ouvert le front et je vous rejoins.

Je pourrais pleurer de soulagement. J'essaie de me ressaisir et j'écarte le panneau coulissant de la salle d'examen.

Tante Florence est là, étendue sur le lit plastifié, la jambe droite de son pantalon déchirée et imbibée de sang séché. Étant donné la forme en « S » de sa jambe, je confirme le diagnostic, avec une fracture ouverte en prime.

En la voyant allongée ainsi, une effroyable pensée me vient. De ma vie, je ne l'avais jamais vue immobile, les yeux clos. D'habitude, elle est toujours en mouvement, et le plus souvent en train de menacer quelque chose ou quelqu'un. Telle qu'elle gît là, elle pourrait être morte. Mon cœur se serre. C'est l'un des risques du métier : projeter sur nos proches les drames dont nous sommes quotidiennement témoins. Une vie bascule si vite... Il suffit d'en prendre conscience pour ne plus jamais envisager le monde de la même façon. On tremble alors d'autant plus

pour les siens, trop averti de ce qu'ils risquent simplement en existant. C'est certainement pour cela que par réaction, toutes les pulsions de vie sont exacerbées dans notre zoo.

Je me concentre pour ne pas me laisser déborder par l'émotion, puis je me penche sur elle :

— Tata, c'est Elynn.

Elle ouvre les yeux. Elle a le regard clair.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Sûrement un truc assez grave, répond-elle, parce que tu ne m'avais plus appelée « Tata » depuis tes huit ans. Chaque fois que tu m'appelais « Tata », ça me vieillissait de vingt piges, alors s'il te plaît, ne recommence pas, sinon je vais finir à la morgue.

Je prends doucement sa main tachée de sang. Par réflexe, je ne peux m'empêcher d'évaluer son pouls. Toujours suivre les constantes...

— Tu es tombée ?

— Non, j'ai shooté dans une bagnole ! Je crois d'ailleurs que j'ai bousillé sa portière. Bien fait !

— Tu as donné un coup de pied dans une voiture ?

— Qui forçait le passage piéton devant l'école primaire. Tu te rends compte ? Cette andouille a failli écraser des mômes pour gagner deux secondes avec sa voiture de pétasse !

— C'était une femme ?

— J'en sais rien, mais c'était quand même une grosse pétasse avec une voiture de grosse pétasse !

— Vu ta jambe, tu n'as pas dû y aller de main morte... ou de pied mort !

Elle gigote.



Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 1^{er} octobre 2023*

Dépôt légal : octobre 2023
EAN 9782290395769
OTP L21EPLN003592-614660

ÉDITIONS J'AI LU
82. rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion